

LA ROUTE MÉDIÉVALE ENTRE DEUX PROVINCES

C'est à l'occasion de la " Journée du Patrimoine " des 15 sept. 1991 et 13 sept. 1992 qu'une brochure a été réalisée par les Domaines Touristiques du Vallon de la Lembrée asbl à l'usage des touristes d'un jour épris des beautés archéologiques de notre belle région. A cette époque, un circuit avait été organisé en collaboration avec le Cercle Historique " Terre de Durbuy " et le Comité d'Initiative et de Culture de Clavier.

Il nous a semblé intéressant de vous restituer la plupart de ces textes qui, parfois, ont été réactualisés.

Grand merci aux auteurs de cette brochure, MM. André Baijot et Benoît Wéry, de nous avoir permis de la reproduire ici.

Centrée sur la vallée de l'Ourthe et limitée par deux plateaux calcarifères, le Condroz au nord-ouest et la Calestienne au sud-est, la petite région formée par les entités de Vieuxville-Ferrières, Hamoir, Clavier et Durbuy est particulièrement riche en vestiges médiévaux.

L'art roman dans nos régions

Au cœur des villages que nous allons traverser, les vestiges d'une architecture civile médiévale sont peu nombreux. Ils se limitent généralement à quelques monuments à vocation plus militaire que pacifique: les châteaux forts ou les tours fortifiées des seigneurs locaux. Le reste, c'est-à-dire l'habitat populaire lui-même, souvent en torchis et colombages, a complètement disparu. L'architecture religieuse est heureusement mieux représentée. Elle nous a notamment laissé quelques témoignages significatifs datés des XI^e et XII^e siècles.

Durant cette période, en effet, l'occident chrétien a connu une phase d'essor économique et culturel. Ce phénomène était lié à plusieurs facteurs favorables: la fin des grands courants d'invasions (Normands au IX^e siècle, Hongrois dans la première moitié du X^e), la stabilisation du système féodal, l'expansion démographique et, enfin, une reprise du processus de christianisation de la société. Par ailleurs, la mobilité accrue de certaines catégories de voyageurs (marchands, pèlerins, croisés, compagnons et artisans se déplaçant de chantier en chantier) contribua à répandre le vocabulaire du style roman tel qu'il était pratiqué dans des régions plus méridionales (Bourgogne, Catalogne, Lombardie).

Ainsi nos contrées virent-elles la fondation de nombreux sanctuaires ruraux ou, à tout le moins, le remplacement de ceux qui existaient déjà par des édifices plus vastes et plus modernes. Un certain nombre a survécu jusqu'à nos jours. Ces bâtiments, les seuls maçonnés, étaient sacrés et offraient donc une meilleure résistance au temps et aux hommes. De plus, la chute de la démographie à partir du milieu du XIII^e siècle (peste noire) et la pauvreté relative des communautés paroissiales ne justifiaient pas leur agrandissement ou leur renouvellement ultérieurs.

Vu la densité assez exceptionnelle de ces édifices tout au long de notre circuit, un petit rappel des principales particularités de l'art roman dans nos contrées se justifie

ici.

Les églises romanes se caractérisent par la grande simplicité de leur plan et de leurs volumes constitutifs. Très souvent, vues de l'extérieur, elles se présentent comme une juxtaposition de formes simples, clairement articulées, qui correspondent chaque fois à une fonction interne spécialisée.

Le plan est habituellement basilical, c'est-à-dire rectangulaire avec une ou trois nefs s'étirant dans le sens de la longueur. Destinées à accueillir les fidèles, ces nefs sont séparées par des piliers quadrangulaires. Reliés par des arcades en plein cintre, ceux-ci supportent le haut mur du vaisseau (ou nef) principal qui s'éclaire par d'étroites embrasures. Chacune de celles-ci est superposée à une arcade et détermine une travée. (Une église de cinq travées compte donc cinq fenêtres hautes et cinq arcades.) A l'est, tourné vers Jérusalem, et dans le prolongement de la nef centrale s'ouvre le chœur, sorte d'annexe où le culte se célèbre. Il s'achève normalement par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four (ou demi-coupe). On retrouve une disposition un peu analogue à la partie orientale des nefs latérales (= collatéraux ou bas-côtés) sous la forme de petites absides ou absidioles. Un transept ou nef transversale peut encore s'ajouter au plan de base et s'interposer entre le chœur et le vaisseau principal donnant ainsi au bâtiment la forme symbolique d'une croix. Particularité de la région mosane, nos églises étaient généralement précédées à l'ouest par un gros massif de maçonnerie prenant l'aspect d'une tour-clocher. Cette tour, ainsi que le mur clôturant le cimetière où se dressait l'église, pouvaient faire office de refuge fortifié pour la communauté villageoise. Ceci explique que les tours n'étaient percées que d'étroites embrasures et n'étaient accessibles que de l'intérieur du sanctuaire. Contrairement à une habitude aujourd'hui répandue, l'entrée de l'église n'était donc pas située sous le clocher mais dans un des murs des bas-côtés.

Cette disposition ne varia guère du XI^e au XII^e siècle. De la même façon, les systèmes de couvertures des nefs demeurèrent semblables à ceux déjà en usage à l'époque carolingienne: plafonds plats ou charpente apparente. Seul le chœur voûté d'arêtes fit une concession à la tentation de voûter l'ensemble du bâtiment.

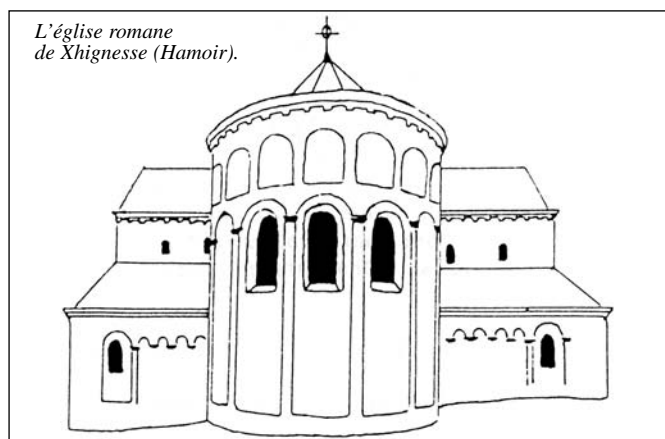
Le décor présente lui aussi quelques traits régionaux. On constate d'abord que, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il privilégie toujours la sobriété. Les surfaces intérieures sont souvent lisses et laissent un champ libre maximum à d'éventuelles peintures murales. Quelques ressauts dans la maçonnerie aux points de jonctions de deux volumes constitutifs (par exemple, entre la nef et le chœur ou entre le chœur et l'abside), une moulure décorative, ou imposte, à la naissance des arcades surmontant les invariables piliers du vaisseau central, sont habituellement les seules concessions faites au décor architectural.

A l'extérieur, cependant, une certaine évolution est perceptible au tournant des années 1100. Au XI^e siècle, les murs sont nus et plats, parfois marqués de grandes arcades aveugles où peuvent s'inscrire les petites fenê-

tres en plein cintre des nefs. A mesure que l'on s'avance dans le siècle suivant, l'influence de l'art roman méridional amène une certaine tendance à animer les murs: de hauts rubans verticaux en relief, les lésènes ou bandes lombardes, rythment régulièrement les parois tandis que des frises d'arcatures, sortes de rangées de petits arcs très courts, se déploient le long des corniches, au sommet des lésènes.

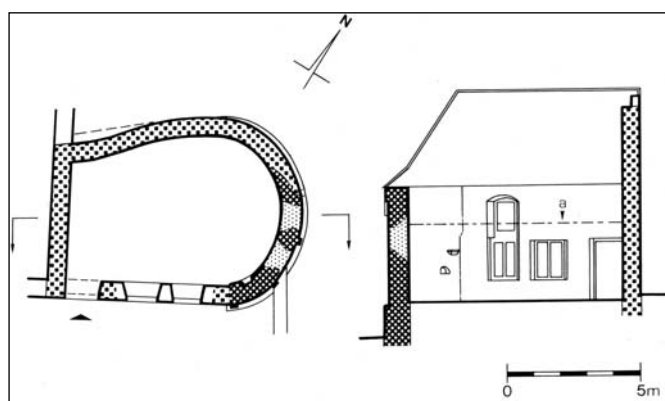
Notons qu'au cours de notre périple, l'église d'Ocquier sera la seule à présenter ce nouveau décor sur toutes ses parties extérieures. Partout ailleurs, il est soit inexistant pour les édifices les plus anciens, soit limité au chœur et aux absides.

Pour en savoir plus: L.-F. GENICOT, *Les églises romanes du pays mosan, Témoignage sur un passé*, exposition à l'église Saint-Hadelin de Celles, 1970.



Bende - Chapelle Sainte-Madeleine

En arrivant d'Ouffet, la jolie petite abside romane de la chapelle Sainte-Madeleine apparaît dès l'entrée du hameau. Quelle n'est pas notre surprise quand, contournant une annexe accolée à son flanc sud, la chapelle semble avoir disparu, laissant place à une charmante petite maison.



BENDE. Plan et coupe longitudinale de l'ancienne chapelle Sainte-Madeleine. D'après relevé P. Hebbelinck (1980). Le tireté (a) indique le niveau du plancher du XIX^e s. Chronologie: 1. XII^e s.; 2. 1673; 3. Indéterminé; 4. XIX^e et XX^e s.

Bâtie dans le courant du XII^e siècle, sans doute sous l'égide du monastère de Stavelot (Bende dépendait d'Ocquier), Sainte-Madeleine vit son unique nef complètement remodelée au XVII^e siècle. Désaffectée en 1872, celle-ci fut reperçée de portes et de fenêtres afin d'en faire une maison d'habitation.

Sur sa portion sud-est, l'abside montre encore les

caractères typiques de plusieurs églises du XII^e siècle que nous rencontrons dans la région: une frise de double arcature reposant sur des lésènes, qu'une plinthe en léger relief unit à la base des murs. Le souvenir de deux petites baies en plein cintre, dont l'une axiale, se devine encore dans le jeu de la maçonnerie.

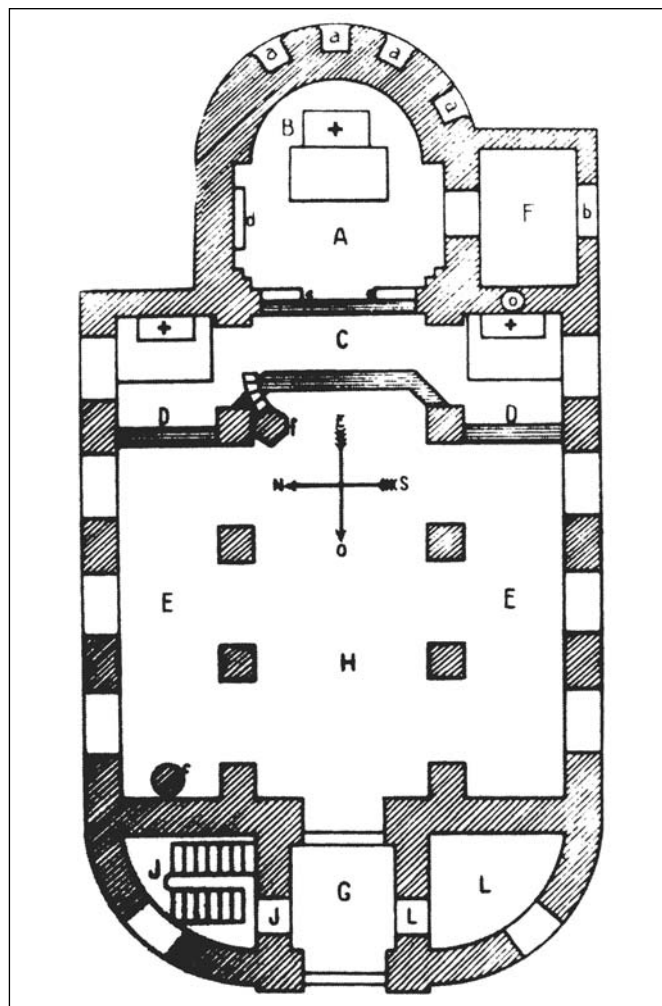
N.B. - On ne visite pas l'intérieur.

Pour en savoir plus: J.-L. JAVAUX, *Ancienne chapelle Sainte-Madeleine à Bende*, dans *Terre de Durbuy, Halle-aux-Blés* du 20 août au 26 septembre 1982, pp. 108-109.

Bois - Eglise Saint-Lambert

Saint-Lambert à Bois offre bien des raisons d'émerveillement qu'un seul coup d'œil jeté à ses volumes extérieurs ne laisserait pas soupçonner. C'est qu'en effet, l'église a subi maints remaniements, parfois dommageables à la pureté de son style originel.

Celui-ci se rattache aux types en usage dans cette partie du Condroz: une nef non voûtée séparée de deux bas-côtés par une rangée de piliers qui supportent des arcades cintrées; une tour occidentale; un chevet bas orienté composé du chœur voûté d'arêtes et d'une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four. Le décor architectural lui-même rappelle de nombreux exemples locaux: murs des nefs sans décoration, chevet rythmé par de frêles lésènes que surmontent une frise d'arcature au chœur et une série de double arcatures à l'abside.



BOIS. Plan de l'église (in "Bois et son Église", H. Doyen et F. Hénaux) au moment de la parution de l'ouvrage, en 1926.

Tous ces éléments laisseraient supposer que l'église fut construite, ou reconstruite, dans la première moitié du XII^e siècle, peut-être à l'initiative de l'abbaye de Stavelot qui possédait un domaine à Bois. Hélas, comme nous l'avons déjà écrit, le sanctuaire eut à subir plusieurs modifications successives: notamment au niveau des fenêtres des bas-côtés (repercées au XVIII^e siècle), de la tour occidentale, rebâtie sur un modèle plus grêle que l'original vers 1870, de la sacristie de briques du bas-côté sud (XIX^e siècle) et, enfin, des malheureuses annexes néo-romanes qui encadrent le porche d'entrée.

Entrons maintenant dans le sanctuaire. C'est vraiment l'instant d'une révélation. Le charme de la décoration et des volumes intérieurs nous surprennent: peintures médiévales sur les murs, poutre de gloire surmontée d'un calvaire de la fin XVI^e siècle sous l'arc triomphal, qualité de la lumière diffusée par les étroites embrasures de la nef centrale et, surtout, par les baies de l'abside. Particularité, celle-ci s'éclaire par une fenêtre axiale flanquée de deux plus petites, mais aussi par une quatrième au côté sud, dont on ne retrouve pas le pendant au nord (éclairage et protection contre le froid ?).

C'est le caractère exceptionnel des peintures murales qui mérite l'attention. Exécutées à la détrempe, elles furent dégagées en 1911 lors de travaux de réfection et sauvées in extremis d'une destruction totale. Elles furent restaurées par le peintre De Geetere, qui, selon les habitudes de l'époque, n'hésita pas à combler de nombreuses lacunes par des restitutions fort personnelles. En 1969, à nouveau menacées, les peintures furent méthodiquement restaurées et débarrassées de certaines adjonctions par le Liégeois Jacques Folville.

La zone peinte la plus intéressante se trouve dans le chœur. Selon un schéma populaire, également observé à Vieuxville, l'iconographie s'y concentre sur la petite enfance de Jésus et la dévotion à la Vierge Marie. Au cul-de-four de l'abside se remarque d'ailleurs un très beau *Couronnement de la Vierge*, tandis que de part et d'autre des baies axiales – où apparaissent des figures de saints – se développent les scènes de l'enfance de Jésus: *Nativité*, *Circoncision*, *Adoration des Mages* et *Présentation au temple*. Outre de nombreux autres thèmes, on remarque au mur nord de la nef principale les différents épisodes du martyre de saint Lambert: le départ des assassins du palais de Pépin II de Herstal; le meurtre du prélat; le retour des criminels, leur forfait accompli.

Par le style des vêtements représentés, notamment ceux du roi mage noir, par certains thèmes iconographiques (*L'érection de la Croix* au-dessus de l'arc triomphal, ou la *Légende de saint Hubert* sur le mur droit de la nef), mais aussi par une comparaison stylistique avec les peintures de la chapelle de Ponthoz, à peine distante de 5 kilomètres, et dont l'auteur semble être le même artiste qu'à Bois, on pense pouvoir dater la décoration de l'église du milieu du XV^e siècle.

On notera aussi avec intérêt la technique systématique utilisée pour délimiter certaines scènes ou le contour des fenêtres: des liserés jaunes parsemés de petits carreaux rouges exécutés au pochoir.

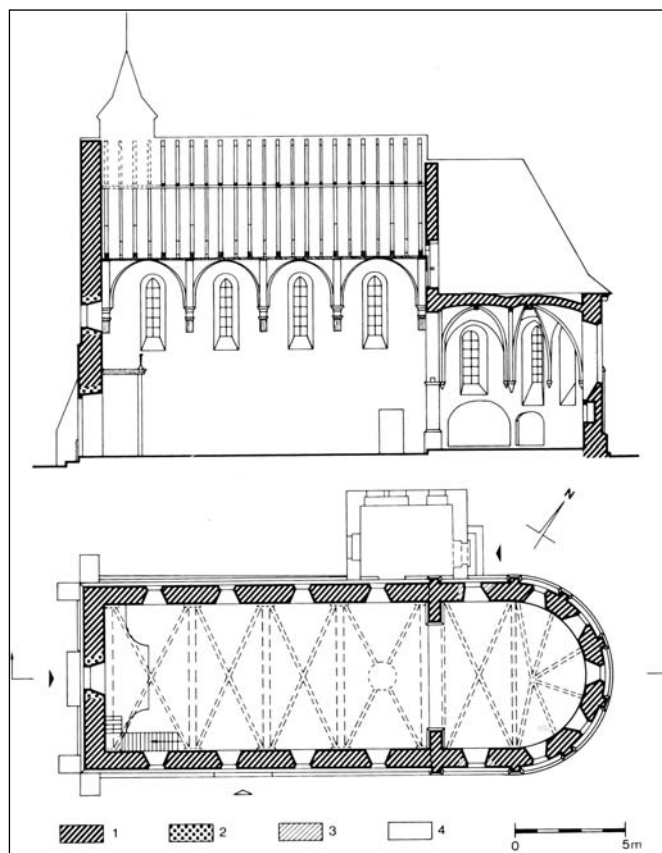
Pour en savoir plus:

- X. FOLVILLE, *Peintures murales à Saint-Martin de Tohogne et dans les églises de la région*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 166-168.

- V. GEORGE, *L'église romane de Bois* (Clavier), Dinant, 1986.

Borlon - Eglise Notre-Dame

Ne manquez pas un arrêt à Borlon. Cependant, l'église est rarement ouverte au public. C'est le seul édifice entièrement gothique qu'il nous sera donné de rencontrer sur notre route. C'est même, en Condroz, un témoin exceptionnellement bien conservé de ce style.



BORLON. Plan de l'église Notre-Dame à hauteur des fenêtres et coupe longitudinale. Partiellement d'après relevé S. Brigode (1954), complété en 1982. Chronologie: 1. XIII^e s.; 2. vers 1695; 3. Début du XVIII^e s.; 4. 1954-1959.

Composé d'une nef unique de quatre travées et d'un chœur éclairé par sept fenêtres, le bâtiment remonte à la deuxième moitié du XIII^e siècle. Il semble avoir été construit en deux phases, en commençant par le chœur.

Celui-ci se distingue de la nef par sa moindre élévation et, surtout, par un décor d'étroits pilastres qui, malgré une certaine ressemblance avec les lésènes romanes, ont une toute autre fonction. Leur fort relief sur le plan du mur et les deux épaississements successifs, à mi-hauteur et sur la plinthe du bas des parois, en sont la preuve. Leur rôle n'est plus tant la décoration que le contrebutement d'une voûte d'ogives couvrant le chœur. Leur fonction, leur structure, les larmiers des deux ressauts en font des éléments bien gothiques. Dans chaque panneau qu'ils délimitent s'inscrit une baie en tiers-point de style gothique archaïque. (Suite à une altération du XVIII^e siècle, celles de la première travée droite du chœur ont fait place à une fenêtre en plein cintre.)

A la nef, les fenêtres relèvent du même type. Aucun contrefort ne les sépare. Respectant la tradition, l'espace intérieur ne fut effectivement pas voûté mais simplement couvert d'un plafond plat. Ce dernier fut dissimulé sous une imitation de voûte surbaissée en lattis et en stuc au XVIII^e siècle. Les parois extérieures ne sont pourtant pas exemptes de toute décoration. Un cordon chanfreiné souligne d'un trait horizontal le bas des fenêtres. De plus, sur tout le pourtour du bâtiment apparaissent un ressaut en forme de plinthe au pied des murs et une corniche en cavet soutenue par d'imposants modillons en quart-de-rond le long du toit.

Contrairement à l'habitude romane, Borlon ne fut pas dotée d'une tour occidentale. Aussi, à l'époque classique, l'ancien accès situé sous la deuxième fenêtre sud a-t-il été refermé et remplacé dans l'axe du grand pignon par une porte à encadrement chaîné en harpe, surmontée d'un oculus.

Notons que l'idée d'aménager un refuge dans l'église était peut-être restée à l'esprit des constructeurs. Quand on pénètre dans le sanctuaire, au-dessus de l'arc triomphal en tiers-point, on remarque un faible orifice à 7,60 m du sol. Il s'agit d'un accès aux combles surmontant le chœur. Partiellement obturé par l'aménagement du décor de fausses voûtes de la nef, il montre du côté du grenier les gonds d'une porte et le trou d'une poutre de blocage, comme s'il s'agissait d'un niveau fortifié.

La comparaison avec les églises romanes est d'ailleurs assez intéressante. Notre-Dame de Borlon conserve des aspects communs à ces sanctuaires: des baies relativement réduites qui laissent encore la part belle aux maçonneries pleines; un chœur bas, voûté, qui concentre la décoration sous la forme de contreforts évoquant des lesènes; une nef sobrement décorée couverte d'un plafond plat.

Pour en savoir plus: J.-L. JAVAUX, *L'église Notre-Dame à Borlon*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 111-114.

Hamoir - Nécropole mérovingienne

La période mérovingienne s'étend approximativement de la fin du V^e siècle (unification de la Gaule par les Francs) jusqu'au milieu du VIII^e siècle (déposition du dernier roi mérovingien par Pépin le Bref). Elle s'annonçait depuis longtemps déjà. Durant le dernier siècle d'une domination romaine chaotique, de nombreux barbares, voire des tribus entières, s'étaient introduits et établis dans nos régions: fédérés ou auxiliaires germaniques de l'armée romaine au IV^e siècle, envahisseurs purs et simples après les années 406-407.

Les habitats et les lieux de culte de cette époque étaient essentiellement construits en matériaux légers et périssables. Ils furent donc ultérieurement remplacés par de nouveaux édifices. Paradoxalement, les cimetières nous en sont beaucoup mieux connus. Suivant les traditions païennes, ceux-ci n'étaient pas situés au cœur des villages, mais dans des zones incultes, à l'écart des habitations. C'est ce qui leur a valu d'être préservés jusqu'à aujourd'hui.

Les sépultures typiques de l'époque mérovingienne sont généralement disposées par rangées orientées selon

une direction ouest-est (direction du soleil levant, puis, avec la christianisation, de Jérusalem). Les plus anciennes montrent généralement des dépôts de mobilier funéraire. Avec le temps, cependant, l'influence du christianisme tend à faire disparaître ces offrandes. Les nécropoles elles-mêmes cessent d'être en usage au VIII^e siècle, quand se répand la coutume d'inhumer au cœur du village, dans le cimetière situé à proximité de l'église.

A Hamoir, la nécropole fut découverte fortuitement en 1967. Elle s'étendait sur une soixantaine d'ares au sommet d'une éminence rocheuse appelée "Tombeau" à mi-distance de Hamoir et de Xhignesse.

Fouillée par le Service National des Fouilles, elle a révélé l'existence de 255 tombes, exceptionnellement orientées nord-sud et datées des alentours de 550 à 700. Certaines de ces sépultures sont remarquables. Creusées à même le schiste du soubassement rocheux, elles sont parfois entourées de trous de poteaux, ce qui laisse supposer l'existence de monuments funéraires. Sans doute s'agissait-il là des tombes d'une aristocratie locale. Un intéressant mobilier a été retrouvé et notamment de beaux bijoux (colliers et perles en pâtes de verre, pendentif et fibule en or), des pièces d'armement (scramasaxes, umbo de bouclier, fers de lance) et des éléments de costume (ceinturons avec plaques-boucles damasquinées, châtelaine). On ne connaît pas l'habitat auquel était lié ce cimetière.

Pour en savoir plus:

- J. ALENUS-LECERF, *Hamoir, Nécropole mérovingienne*, dans la coll. *Archaeologicum Belgii Speculum*, XII, Bruxelles, 1981.

- *Au temps des Mérovingiens*, catalogue d'exposition, 1988, Musée de Wéris.

Izier - Tour seigneuriale

Aménagée sur quatre étages (une cave voûtée presque aveugle au rez-de-chaussée; un niveau de cuisine; un bel étage et un niveau nocturne), flanquée d'une tourelle à escalier où s'ouvre l'entrée, la tour d'Izier est un des exemples les mieux conservés d'une habitation seigneuriale du bas moyen âge, voire du début du XVI^e siècle.

Alors que les donjons féodaux se montrent rébarbatifs, à peine percés de quelques faibles ouvertures (voir les pans de murs aveugles et les minces archères de la Tour de Justice d'Ouffet, XII^e siècle), les tours des années 1500, comme Izier, témoignent des progrès accomplis par une petite seigneurie rurale dans une période de renouveau économique. Bien plus qu'avant, l'accent est mis sur le caractère résidentiel de la tour: les fenêtres sont plus nombreuses, la porte n'est plus nécessairement défendue par un fossé et s'ouvre sans problème au niveau du rez-de-chaussée.

Il ne faut pas pour autant imaginer que tout souci défensif a disparu. A Izier, les fenêtres restent étroites et limitées aux étages supérieurs. L'accès lui-même ne s'opère que par une tourelle latérale contenant un escalier de bois. Ainsi, les communications d'un étage à l'autre sont-elles rejetées à l'extérieur de l'habitation elle-même. L'accès est, quant à lui, protégé par le tir flanquant des meurtrières de la cave, mais aussi à partir du sommet de

la tourelle, par une bretèche, sorte de petit mâchicoulis posé sur des consoles, permettant de déverser des projectiles sur l'assaillant qui tâcherait d'enfoncer la porte.

A l'arrière de la tourelle d'escalier, on remarque aussi des fragments de supports ressortant du parement. Plutôt qu'une bretèche, on doit imaginer dans cet angle sans intérêt défensif l'existence d'une latrine suspendue dans le vide et aujourd'hui disparue.

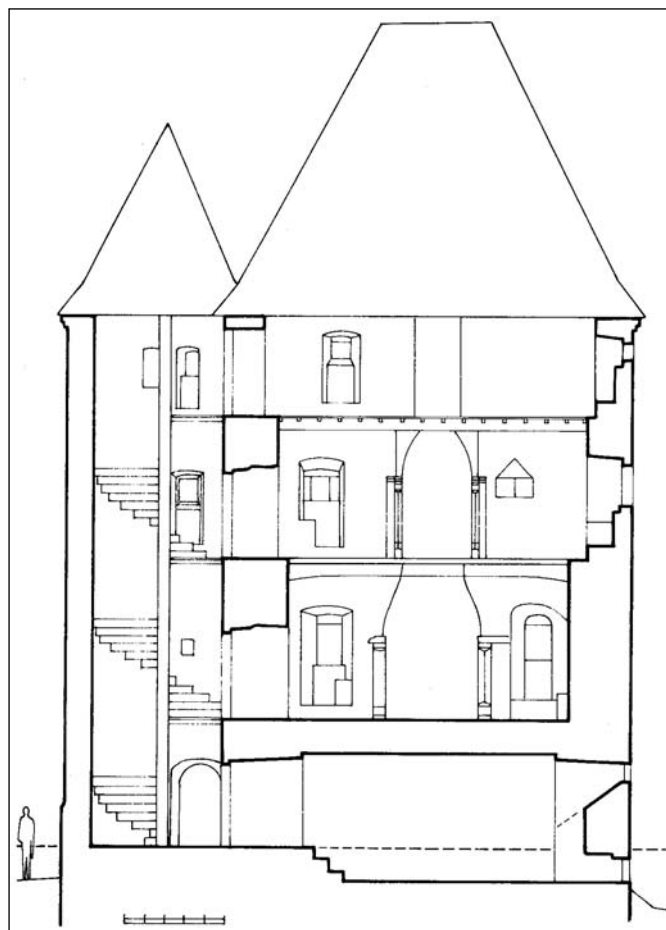
On remarquera aussi la belle souche de cheminée, la haute toiture à égouts légèrement retroussés que soutient une corniche en cavet et des petits modillons moulurés, les encadrements de fenêtres biseautés ornés de congés, les formes variées des petites meurtrières adaptées à l'usage des armes à feu (et non des arcs). Ce dernier fait permet de situer la construction au plus tôt à la fin du XV^e siècle. (Comparer avec les canonnières plus archaïques du château de Logne tout proche.)

Placé au centre d'une cour de ferme, le donjon fut adjoint quelques décennies plus tard d'un beau corps de logis, plus confortable mais toujours cantonné de tourelles fortifiées.

Dépendant de l'abbaye de Stavelot au XII^e siècle, le statut d'Izier devint plus complexe. Aux XIII^e - XIV^e siècles, le lieu apparaît comme seigneurie foncière dépendant du comté de Durbuy ; au XVI^e siècle, il semble relever de la seigneurie de Soy.

N.B. Le très mauvais état de la tourelle d'escalier interdit toute visite intérieure.

Pour en savoir plus: A. TANCHE, *La Tour d'Izier*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 154-159.



IZIER. Coupe nord-sud de la tour. Etat actuel.

Les Avins - Eglise Saint-Martin

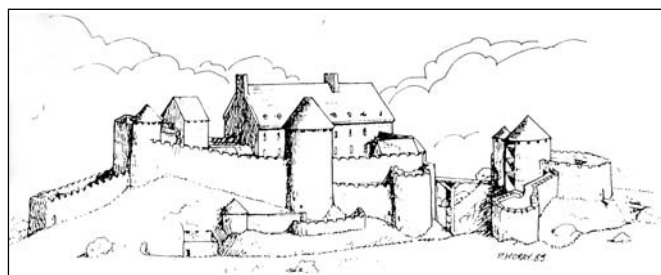
Comme son patronyme le laisse supposer, l'église Saint-Martin de Les Avins a une origine très ancienne. Le nom de la localité elle-même n'apparaît pour la première fois qu'au début du IX^e siècle lors d'une donation à l'abbaye de Saint-Hubert par l'évêque de Liège Walcaud.

De l'époque médiévale, l'église ne conserve plus aujourd'hui que son imposante tour du XI^e siècle (ou XII^e ?), bâtie sur un escarpement dominant la vallée du Hoyoux. S'amincissant à mesure qu'on s'approche de son quatrième étage coiffé d'une flèche bulbeuse, elle témoigne bien par son caractère massif et ferme du rôle de refuge qu'elle assura aux habitants du village. Assez bizarrement, elle apparaît aujourd'hui rejetée sur le flanc gauche du transept du sanctuaire. Une modification importante de l'orientation de l'église fut en fait opérée en 1894. Afin d'agrandir l'édifice, à une époque où Les Avins connaissaient une grande prospérité liée au développement de ses carrières, une nouvelle nef fut bâtie transversalement à la nef originelle, dès lors transformée en transept.

On peut y découvrir un mobilier du XVIII^e siècle, de belles orgues classées et des fonts baptismaux du XVI^e.

Logne - Ruines du château féodal

Les ruines du château de Logne s'élèvent sur un étroit éperon calcaire situé au confluent de l'Ourthe et de la Lembrée. Depuis les temps préhistoriques, la configuration de ce massif rocheux, creusé de cavernes, lui a valu de jouer le rôle de refuge.



LOGNE. Son château féodal reconstitué.

Si une villa, ou domaine agricole, sise à Logne, apparaît déjà aux mains des moines de Stavelot en 862, ce n'est que dans des textes plus tardifs du X^e siècle que la forteresse elle-même est mentionnée. Elle aurait servi de refuge aux moines en fuite devant les Normands vers 881-883. De ce premier château, aucune trace ne semble subsister. Quelques noms de châtelains apparaissent néanmoins à la fin du X^e et au début du XI^e siècle.

C'est alors que l'abbé Wibald, conseiller de plusieurs empereurs germaniques, prend conscience de la valeur stratégique particulière du site de Logne. Favorisé par une topographie exceptionnelle, à mi-chemin de Stavelot et des domaines isolés du Condroz, à l'aplomb du gué de Palogne qui livre passage des domaines abbaciaux vers le comté de Durbuy, celui-ci est le lieu propice à l'installation d'un château fort. Vers 1137-1138. Wibald fait donc procéder à une restauration complète de l'ancien refuge et à la fondation d'un nouveau village dans la vallée de la Lembrée, juste aux pieds de la place.

Ainsi naît le hameau de Logne, pourvu par l'abbé d'un marché et de diverses franchises. L'antique centre domanial, situé à un kilomètre en amont, l'actuel Vieuxville, conserve cependant l'église paroissiale et, sans doute, la ferme abbatiale.

En 1427, les finances du monastère sont au plus bas. En échange d'une forte somme d'argent, le château et la plupart des terres qui en dépendent sont engagés à Everard II de la Marck, riche seigneur d'une famille originaire de Westphalie.

Les descendants d'Everard, dont certains sont mieux connus par leur surnom de "Sangliers des Ardennes", transforment Logne en une véritable forteresse pouvant servir de base à leurs rapines et coups de force. Alliés au roi de France François 1^{er} en 1521, ils n'hésitent pas à défier l'autorité de l'empereur Charles Quint lui-même. Lassé par les rébellions répétitives des la Marck, l'empereur ordonne la mise sur pied d'une expédition afin que lui soient livrées toutes les places-fortes des dissidents. Ainsi, du 20 avril au 1^{er} mai 1521, Logne est bombardée par l'artillerie impériale. Au bout de dix jours, la garnison décimée et démoralisée est contrainte à la reddition. Tous les survivants seront exécutés. Quant au château, il sera démantelé.

Fouillé à deux reprises, entre 1899 et 1907, par Auguste Dupont, alors propriétaire, puis entre 1967 et 1978, Logne connaît aujourd'hui un regain d'activités touristiques et archéologiques. Les travaux anciens ont livré un abondant matériel (pièces d'armement, céramique, monnaies...) aujourd'hui exposé dans le cadre de la très belle ferme abbatiale de la Bouverie à Vieuxville (vers 1570, monument classé).

Outre son extraordinaire adaptation au site naturel (fortification de nombreuses grottes), le château de Logne, malgré la date reculée de sa destruction, reste un témoignage unique de l'adaptation d'une place-forte féodale à l'usage de l'artillerie naissante dans notre région.

Les parties primitives sont centrées sur le sommet de la colline, où s'ouvrent la cour haute et les vestiges des bâtiments d'habitation. Alors que certaines portions de murailles peuvent remonter à une phase très ancienne (XI^e ou première moitié du XII^e siècle ?), l'imposant logis seigneurial (36 sur 9 mètres) semble dater du XIII^e ou XIV^e siècle. De façon assez habituelle, il a été placé du côté sud-ouest, le mieux exposé, mais aussi le plus abrupt et le plus proche du puits. A l'origine, l'entrée se faisait déjà sur le flanc nord-ouest de la cour, mais probablement par une porte aujourd'hui rebouchée, située à l'emplacement d'une cave voûtée plus récente.

Avec l'arrivée des la Marck à Logne en 1427, s'ouvrit une période foisonnant en événements et en guerres. Au XV^e siècle, les progrès de l'artillerie nécessitèrent la modernisation des vieux châteaux sous peine de les voir perdre toute utilité. Les hautes courtines, faciles à atteindre, et les parapets crénelés ne pouvaient plus résister à un puissant bombardement. A Logne, on s'attacha particulièrement à épaissir les murailles de la cour haute, voire même à réparer intérieurement les caves du logis seigneurial. On établit aussi sur l'éminence sud-est de la cour, un terre-plain large de 8 mètres, formé en léger bec, afin de se prémunir d'un tir d'artillerie sur ce versant

peu escarpé.

Sur les côtés les plus susceptibles d'être attaqués, soit les flancs nord-ouest, où s'ouvre l'entrée, et nord-est, où la pente est forte mais toujours accessible, fut installé tout un dispositif de fortification bas et extérieur au château primitif. Il fallut d'abord procéder au surcreusement d'un fossé sans doute préexistant. Atteignant au nord-ouest une profondeur maximale de 12 mètres pour une largeur voisine d'une vingtaine, cette énorme excavation fournit les matériaux nécessaires à la construction. Mettant à profit l'existence de grottes naturelles aisément fortifiables, des casemates, ou système de défense bas typique de l'usage des armes à feu, y furent dissimulées à l'abri du rebord de la contrescarpe (mur soutenant les terres à l'extérieur du fossé). Elles protégeaient particulièrement l'accès à un pont-levis, devant lequel, par souci d'efficacité, une barbacane avait été installée. La barbacane était en fait une sorte de sas d'entrée. Elle était protégée par un premier petit fossé surmonté d'un pont mobile et avait la forme d'une énorme tour aux murs atteignant jusqu'à 9 mètres d'épaisseur aux points les plus vulnérables. Intérieurement, elle affectait la forme d'un entonnoir s'enroulant autour d'une petite tour elle-même percée par une multitude de meurtrières. Bloqué par une porte juste avant l'accès au pont-levis principal, l'assaillant qui s'y serait aventuré aurait été véritablement pris au piège.

Au nord-est aussi, plusieurs protections furent édifiées sur le coteau en arrière du fossé, notamment une ligne de retranchement en liaison avec une deuxième grotte naturelle et trois tours assurant un tir de flanquement (parallèle aux courtines, si un ennemi osait s'en approcher). Toutes ces parties récentes se caractérisent par l'épaisseur de leur maçonnerie et d'étroites meurtrières inutilisables avec les arcs conventionnels. Ces embrasures sont en fait caractéristiques de l'usage des premières armes à feu portatives: couleuvrines ou arquebuses.

Comme on le constate cependant, cet impressionnant remodelage des fortifications de l'époque féodale était toujours essentiellement conçu en fonction de l'emploi d'armes de faible portée. L'évolution vers des canons toujours plus puissants, l'impossibilité aussi de résister avec de petits contingents à des armées de plus en plus professionnelles, ne permirent pas au château de Logne de passer le cap du XVI^e siècle.

Pour en savoir plus:

- P. HOFFSUMMER, A. HOFFSUMMER-BOSSON et B. WERY, *Naissance, transformations et abandon de trois places-fortes des environs de Liège: Chèvremont, Franchimont et Logne, dans Château Gaillard, Etudes de Castellologie médiévale*, XIII, Actes du colloque de Wageningen du 31 août au 6 septembre 1986, Caen, 1987, pp. 68-72.

- J. YERNAUX, *Histoire du comté de Logne, Etude sur le passé politique, économique et social d'un district ardennais*, Liège-Paris, 1937.

Logne - Fouilles du puits du château féodal

Une fouille de 5 m². Pas plus. Et pourtant, 30 années

se sont écoulées entre la découverte fortuite du puits du château de Logne le 22 août 1973 et le dernier coup de truelle, le 15 mai 2003.

Car le fond était à 56 mètres. Et ce ne sont pas moins de 450 tonnes de décombres qui furent déblayées pour atteindre la couche de vase où un trésor archéologique gisait depuis 482 ans : un fantastique ensemble d'objets très bien conservés datant de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle.



LOGNE. Le puits du château.

Tous les acteurs de ce chantier remarquable sont à féliciter : bénévoles, employés, ouvriers et responsables de la Région Wallonne et de la Province de Liège.

Jusqu'en 1973, on ne connaissait pas l'existence du puits. Depuis les premières fouilles de 1897, pourtant, l'élément le plus remarquable de cette construction était visible : une énorme tour qui faisait saillie sur la courtine sud-ouest. Mais nul n'imaginait qu'il s'agissait des restes du puits. Le site était recouvert d'un immense éboulis et le conduit, entièrement comblé, était parfaitement insoupçonnable. C'est à l'occasion de travaux de débroussaillage en août 1973 qu'un groupe de bénévoles mit au jour les premiers éléments du conduit, quelques pierres taillées en arc de cercle. De 1973 à 1976, on creusa jusqu'à 8,50 m sous le niveau initial. Puis les travaux s'arrêtèrent, en raison des difficultés techniques que posait la profondeur croissante du chantier. Il fallut attendre 14 ans, le 9 septembre 1990, pour que la nouvelle association gestionnaire des lieux, le Domaine de Palogne, décide de relancer le projet avec le concours de l'Association de Recherches Appliquées à la Spéléologie et le soutien de la Direction de l'Archéologie de la Région Wallonne.

De nombreux aménagements furent consentis pour sécuriser le site, notamment un échafaudage solidement implanté sur la pente vertigineuse de la colline. Malheureusement, la tâche était rude – les 35 premiers mètres, en particulier, durent être dégagés au marteau pneumatique – et il fallut encore 13 ans pour que le fond soit atteint.

Une des particularités du puits de Logne reste son implantation étrange, au sein d'une grosse tour accolée à la falaise qui supporte la courtine principale. Peut-être s'agissait-il d'économiser l'espace sur un site déjà exigu ou d'éviter quelques mètres d'un pénible creusement dans la roche dure. Mais, suite à la destruction de la tour et au rejet des éboulis dans le conduit lui-même, cette disposition contribua à la préservation du dépôt archéologique sous plus de 50 mètres de décombres.

La question d'une stratigraphie du remplissage s'est posée. Elle ne pouvait pas être très précise vu le mode de comblement et le volume de certains éléments, notamment d'énormes fragments de bois totalement enchevêtrés. Quelques couches ont néanmoins pu être mises en évidence de la surface jusqu'au fond :

- Du sol jusqu'à 35 m de profondeur : un béton de chaux et de pierres. Cette phase correspond sans doute à un démantèlement récent (début XIX^e ?) afin de récupérer les meilleurs matériaux.

- De -35 à -49 m, une couche d'abandon (blocs, terre, chaux) où se mêlent la porte d'accès, le dallage et la margelle en pierres.

- De -49 à -54 m, un enchevêtrement de bois provenant des planchers ou des toitures et d'une cage d'écurie, un engin de levage pour les seaux mû par la force des hommes marchant dans une immense roue de plus de 6m de diamètre.

- De -54 à -56 m, une couche de vase très riche en vestiges : restes alimentaires (os), vaisselle en bois, en céramique et en étain, ustensiles culinaires, cuirs, armes, dés à jouer, menue monnaie... Le nombre des écuelles en bois est impressionnant (plus de 300 !).

Les objets jetés au fond du puits se trouvaient dans un milieu exceptionnellement favorable à leur conservation : ils étaient immergés dans l'eau et à l'abri de l'oxygène. Les objets en bois, en cuir ou les textiles, qui sont normalement détruits par des bactéries lorsqu'ils sont enterrés dans le sol, ont été bien conservés. Si on laisse sécher ces objets sans précaution, l'eau disparaît et la structure s'effondre, en se déformant et en se fragmentant. C'est pourquoi ils ont été maintenus dans l'eau, dans laquelle on a rajouté une cire soluble à l'eau (du Polyéthylène glycol ou PEG), qui consolide les objets en remplaçant les composants qu'ils ont perdus. Le séchage des objets consolidés se fait ensuite par lyophilisation, c'est-à-dire par le froid et sous vide. Après séchage, les fragments cassés sont réassemblés, ce qui représente un énorme puzzle de plusieurs milliers de pièces rien que pour les écuelles en bois. Ce traitement a été effectué par le laboratoire UTICA à Saint-Denis (France).

Pour en savoir plus: A.-M. LALLEMENT, P. MAQUET, S. MATHIEU et B. WERY, *Plaquette "Un Puits... Et puis - L'exposition"*, 2005.

Bomal-sur-Ourthe - Le site médiéval de Mont-Saint-Rahy

Sur le plateau qui domine la vallée de l'Ourthe, entre Bomal et Jzier, s'élève au milieu d'un bosquet isolé, aux arbres vénérables, la chapelle dite de Saint-Rahy. Selon d'anciennes traditions étayées par des pièces d'archives remontant au XI^e siècle, Mont-Saint-Rahy était alors intégré, avec Juzaine, dans la seigneurie foncière de Petit-Bomal. Pendant plusieurs siècles, Mont-Saint-Rahy en sera le centre paroissial et le curé aura sa résidence pastorale à proximité de l'édifice religieux.

Edifiée par les moines de Stavelot-Malmédy, sans doute avant 1128, l'église paroissiale du Mont-Saint-Rahy devint bientôt le centre d'un pèlerinage : on venait prier Saint-Rahy pour obtenir la guérison d'enfants qui

souffraient de " langueur traînante " (1).

Parallèlement, Mont-Saint-Rahy connut un développement économique, puisqu'une foire – grand rassemblement marchand – s'y tenait chaque année, à la Saint-Denis, le jour de la dédicace de l'église. L'importance commerciale de cette foire est attestée par la découverte de nombreuses monnaies provenant d'Allemagne, de Flandre, de France et, notamment, de Champagne, avec des monnaies de Provins. Or, l'histoire numismatique du duché de Luxembourg révèle qu'aux XII^e-XIII^e siècles, c'était principalement en espèces champenoises de Chalons et de Provins que les paiements s'effectuaient. Quant à l'énigmatique saint Rahy, nous ne pouvons que constater qu'il est inconnu au martyrologue chrétien et qu'aucun saint ou bienheureux portant ce nom n'a jamais fait, à notre connaissance, l'objet d'une commémoration liturgique quelconque. Dès lors, une seule conclusion s'impose : nous nous trouvons en présence d'une croyance populaire, créatrice d'un saint imaginaire et source d'une dévotion dévoyée.

Bref. Le double attrait commercial et religieux du lieu aurait pu laisser supposer l'existence d'une petite agglomération, même réduite à quelques maisons, proches du lieu du culte, mais ce fait n'est confirmé ni par aucun document contemporain, ni par les fouilles, même si la tradition orale parle d'un village qui aurait compté 16, 18 et même 26 demeures, désertées par ses habitants, à la fin du XVI^e siècle, suite à une épidémie de peste.

Des fouilles commencées en 1928 et poursuivies épisodiquement, notamment en 1953, ont eu le mérite de mettre au jour les fondations d'une ancienne église. En 1984, le Groupe Archeo, en collaboration avec la Ville de Durbuy et le Cercle historique " Terre de Durbuy ", reprit les fouilles et y mena huit campagnes. Celles-ci ont permis, dans un premier temps, de préciser le plan de l'église et de discerner plusieurs stades dans l'évolution du sanctuaire.



MONT-SAINT-RAHY. Les fouilles.

La présence de tombes creusées dans la roche calcaire, antérieures au premier édifice identifiable, implique l'existence d'une nécropole, remontant vraisemblablement aux X^e-XI^e siècles. La première structure saisissable repose directement sur les tombes dont certaines ont été vidées de leurs occupants pour permettre une meilleure assise des fondations. Il pourrait s'agir d'un premier sanctuaire, se présentant comme suit : une nef centrale, orientée ouest-est, flanquée de collatéraux plus

étroits, et dotée, à l'est, d'une abside. Dans une deuxième période, une tour massive, de plan carré, fut construite en partie sur le mur occidental du premier édifice. Au cours des siècles, l'église subira de profonds changements avec, notamment, la suppression des collatéraux et la construction d'un porche abritant l'entrée méridionale. Enfin, lorsqu'en 1679, le dernier desservant du Mont-Saint-Rahy, l'abbé Corneille Michaëlis Mercenier, entrera en fonction, l'église était réduite à une mononef terminée, à l'est, par un chœur semi-circulaire.

En contrebas de l'église, des substructions avaient été repérées en 1980. De nouvelles prospections ont permis la découverte d'un bâtiment quadrangulaire de plus de 18 m de côté, abritant notamment un four domestique d'un diamètre de près de 3 m et deux caves, dont l'une était voûtée. L'ensemble des pièces s'articulent, selon un plan en U, autour d'une cour intérieure fermée, sur le quatrième côté, par un mur. Bien que les archives soient muettes sur l'existence et la destination de ce bâtiment, nous nous trouvons, plus que vraisemblablement, en présence de la maison-forte des seigneurs de Petit-Bomal, l'ensemble du site étant par ailleurs protégé par un dispositif de défense constitué par une série de fossés et de remblais.

À l'ouest de cet édifice, d'autres fouilles ont permis de localiser une zone artisanale, comprenant un remarquable four à chaux et des traces évidentes d'une activité métallurgique : l'existence de bas-foyers et l'abondance de scories, de charbon de bois, de fragments de creuset, de déchets de fabrication en fer et en bronze en témoignent. À noter encore la découverte, à proximité du four à chaux, d'un " fond de cabane " à six trous de poteaux. Le matériel archéologique, composé, pour l'essentiel, de tessons appartenant aux premières productions d'Andenne, indique une occupation ne remontant pas au-delà du XIII^e siècle.

André BAIJOT

(1) En wallon, fièvre-linne, fièvre lente, une espèce d'anémie cérébrale.

Pour en savoir plus :

- A. BAIJOT, *Le Mont-Saint-Rahy - La mémoire du sol*, fascicule 1, Wéris, 1992.

- A. BAIJOT, *Le Mont-Saint-Rahy - Les fouilles*, Wéris, 1992.

Ocquier - Eglise Saint-Remacle

Comme bon nombre d'églises rurales, Saint-Remacle d'Ocquier reste discrète quant à ses origines. En 1952, des fouilles ayant été effectuées en prévision de travaux de restauration, les traces d'au moins trois constructions antérieures furent reconnues par J. Breuer et J. Mertens. Les vestiges les plus anciens, en liaison avec quelques tombes, n'étaient peut-être pas chrétiens. Ensuite furent repérés les restes d'un édifice orienté à nef unique et à abside semi-circulaire, puis, dans des couches plus récentes, les traces d'un autre sanctuaire pré-roman à trois nefs, tour occidentale et chœur à chevet plat à l'est (voir plan). À partir du X^e siècle cependant, Ocquier est mentionné parmi les domaines de l'abbaye de Stavelot. C'est sans doute à l'initiative des moines et, peut-être à l'existence d'un prieuré qui en dépendait, qu'on doit la création de l'édifice actuel dans le courant du XII^e siècle.

Sur le plan architectural, l'église d'Ocquier frappe d'emblée par sa massivité. Très vite cependant, cette impression est compensée par la claire articulation des différents volumes, par l'élan donné aux proportions du chœur, et plus encore, par la fine dentelle du décor de lésènes et d'arcatures.

A Ocquier, la structure de l'édifice se devine sans peine de l'extérieur. La nef centrale de cinq travées (une par fenêtre) est accotée de deux collatéraux. A l'est, deux absidioles semi-circulaires prolongent ces nefs latérales et flanquent le chevet formé de ses deux composantes habituelles: le chœur quadrangulaire et l'abside semi-circulaire. A l'ouest, le pignon est précédé par une tour massive, hélas fort remaniée aujourd'hui: sa toiture fut surbaissée et la face occidentale reparablementée et percée d'une porte en 1814. A l'origine, l'entrée se faisait par un porche placé en avant du bas-côté sud, contre la tour. On peut encore y voir un pavage réalisé en opus spicatum, ou pierres de champ dessinant des motifs de chevrons. L'articulation de ces différents espaces intérieurs est rendue d'autant plus évidente par les variations d'élévation de chacun d'entre eux, mais aussi par le décor de lésènes des bas-côtés qui répondent aux cinq travées de colonnes intérieures.

Le décor intérieur peut nous paraître plus décevant. Au XVI^e siècle, en effet, le bâtiment a subi plusieurs transformations: les vousoirs de l'arc triomphal (entre la nef et le chœur) ont été totalement renouvelés tandis que les typiques piliers quadrangulaires de la nef ont fait place à de grêles colonnes à fût monolithique et chapiteau polygonal. De cette période dateraient les quelques

fragments de peintures murales représentant des vases de lys se détachant sur un décor de faux parement peint.

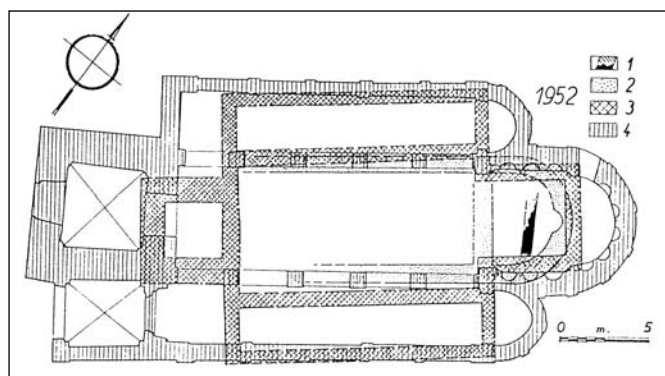
Il faut cependant noter comme des particularités vraiment intéressantes le cordon de pierre courant le long des murs de la nef sous les fenêtres hautes et, plus encore, les douze niches ménagées dans les parois du chœur autour de l'emplacement de l'autel primitif. Retrouvées lors des travaux de 1952-1953, ces niches ont été mises en relation avec l'existence d'une communauté de moines au prieuré. (On peut en effet y retrouver le nombre symbolique des apôtres.)

Dans l'église, on verra aussi une statue de saint Remacle (XVI^e), un Christ en croix (XVI^e) et des fonts baptismaux en pierre bleue (XVI^e).

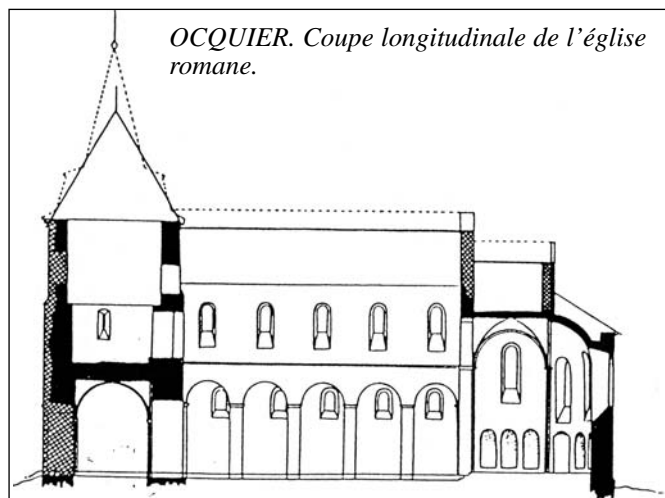
Par sa décoration, Ocquier est un témoignage exemplaire de l'influence méridionale sur l'art roman de nos régions dans le courant du XII^e siècle.

Notons cependant que ce caractère très homogène est le résultat d'une restauration entreprise en 1953. Outre les modifications apportées au porche, que nous avons déjà signalées, d'autres remaniements avaient porté atteinte à l'intégrité du monument, notamment au XVIII^e siècle. Les cinq fenêtres des bas-côtés avaient été remplacées par trois baies plus larges à arc surbaissé; les ouvertures romanes éclairant le chœur avaient été agrandies; celles de l'abside refermées; l'absidiole sud, aujourd'hui reconstituée, avait disparu au profit d'une chapelle quadrangulaire; les frises d'arcatures n'existaient plus que le long des toitures de la nef principale et de l'absidiole nord.

Pour en savoir plus: J. MERTENS, *Recherches archéologiques dans l'église d'Ocquier*, dans *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, T. XXXIX, pp. 1-35.



OCQUIER. Tableau chronologique de l'édifice : 1. Edifice primitif; 2. Premier sanctuaire; 3. Eglise pré-romane; 4. Eglise romane.



OCQUIER. Coupe longitudinale de l'église romane.

Ponthoz - Chapelle castrale

La chapelle se dresse dans le parc du château. A priori, son aspect ne laisse pas présager la qualité de son décor intérieur. C'est qu'en effet, toute la maçonnerie extérieure a été renouvelée à une époque récente.



PONTHOZ. Chapelle castrale.

Les peintures se concentrent sur les voûtes gothiques du chœur et de la nef. N'ayant jamais été recouvertes par des badigeons plus récents, elles ont conservé une bonne part de leur fraîcheur originelle.

Elles semblent avoir été exécutées au milieu du XV^e siècle par la même main que la décoration de l'église de Bois toute proche. A cette époque, le château de Ponthoz avait été restauré par son propriétaire Gauthier de Corswarem. On voit d'ailleurs ses armoiries sur les clés des voûtes.

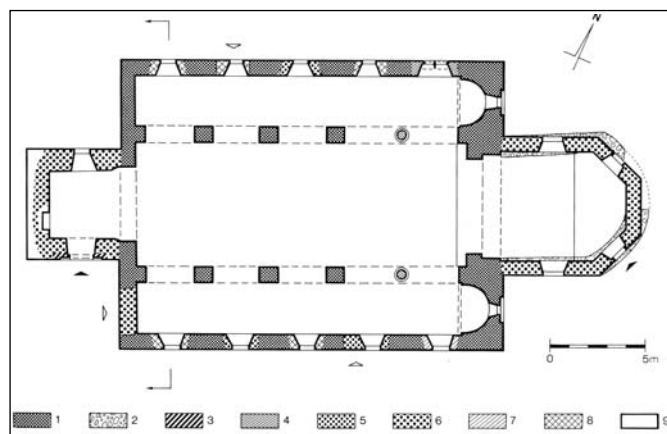
Quant aux peintures elles-mêmes, leur thème varie suivant leur position dans l'église. Dans la nef, apparaissent des rois et des prophètes de l'Ancien Testament, puis à l'entrée du chœur, *l'Annonciation* et *le mystère de l'Incarnation*. Enfin, aux voûtes du chœur, les symboles des évangélistes: *le Taureau de saint Luc*, *le Lion de saint Marc*, *l'Homme de saint Matthieu*. *L'Aigle de saint Jean* est manquant.

Pour en savoir plus, on consultera X. FOLVILLE, *Peintures murales à Saint-Martin de Tohogne et dans les églises de la région*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 168 et 169.

N.B. - La chapelle, située dans une propriété privée, n'est pas accessible.

Tohogne - Eglise Saint-Martin

Saint-Martin de Tohogne est certainement l'un des plus anciens édifices qu'il nous sera donné de rencontrer sur notre "Route Médiévale". Elle fut le premier sanctuaire du comté de Durbuy et conserva son monopole de centre paroissial au moins jusqu'au XV^e siècle. Même Durbuy qui était le lieu de résidence des seigneurs n'obtint sa propre église qu'en 1611. Ceci explique sans doute l'importance donnée à Tohogne dès la première moitié du XI^e siècle.



TOHOGNE. Plan de l'église Saint-Martin. D'après relevé E. Meurisse et P. Léonard (1973). Chronologie : 1. Première moitié du XI^e s.; 2. Idem, fouilles de J. Alénus-Lecerf; 3. XIII^e s.; 4. Première moitié du XVI^e s.; 5. Vers 1612; 6. 1680-1682; 7. Début du XVIII^e s.; 8. Entre 1727 et 1762; 9. 1976-1977.

Bien sûr, elle a subi plusieurs remaniements qui ont un peu modifié son allure originale: sa tour occidentale, écroulée au milieu du XVII^e siècle, fut reconstruite quelques années plus tard sur un modèle plus léger, tandis qu'à l'opposé, on édifiait un nouveau chœur oriental de style classique.

Du côté des nefs, l'aspect original s'est mieux conservé. Excepté un faible surhaussement, les murs goutteux de la nef centrale furent les moins remaniés. Ils montrent toujours les étroites baies en plein cintre encadrées d'un petit ressaut de maçonnerie formant arcade.

Ce type de décor est visiblement archaïque et n'est nullement influencé par les tendances qui se développèrent au XII^e siècle. Les collatéraux furent pour leur part davantage retouchés, même si leurs baies reconstruites au XVII^e et au XVIII^e siècle conservent un trait d'inspiration romane (sauf la première du bas-côté nord de style gothique).

Contrairement aux habitudes médiévales, l'entrée dans l'édifice se pratique aujourd'hui par le bas du clocher. L'encadrement de la porte avec son linteau en bâtière marqué d'une croix est pourtant médiéval. Il daterait du XIII^e siècle mais aurait été déplacé de son emplacement d'origine, vraisemblablement l'extrémité occidentale du collatéral sud (cf. Ocquier).

Le vaisseau principal, couvert d'un plafond plat, compte cinq travées déterminées par les caractéristiques piliers surmontés d'arcades. Les deux premiers piliers du côté du chœur ont cependant été supprimés pour des colonnes au XVI^e siècle. A l'extrémité est des collatéraux, des absidioles apparaissent, complètement empâtées dans une épaisse maçonnerie qui, de l'extérieur, ne laisse pas soupçonner leur présence.

Ce sont surtout les peintures murales à la paroi nord du vaisseau principal qui focalisent l'attention. Deux phases d'exécution y ont été déterminées par leur restaurateur J. Folville.

Les deux registres supérieurs furent exécutés à la détrempe au XVI^e siècle. Entre les fenêtres hautes s'aperçoivent six niches en trompe-l'œil abritant un des douze apôtres. Au registre médian, entre le niveau des fenêtres et des arcades, une succession d'une vingtaine de panneaux relate divers épisodes de la Genèse, de l'enfance de Jésus, de sa vie de prédicateur puis, finalement, les premières scènes de sa passion.

Plus bas, dans les écoinçons séparant les arcades, les peintures relèvent d'une autre manière. Exécutées dans une technique mixte (huile et détrempe), elles montrent des détails de décoration Renaissance et des types de personnages qui laissent supposer une exécution dans la première moitié du XVII^e siècle. Elles figurent généralement des saints ou des donateurs en prière sous un dais.

On ne quittera pas Tohogne sans admirer un Calvaire avec Christ, Vierge et saint Jean daté des années 1320-1325, de beaux fonts baptismaux en calcaire bleu du XIII^e ou du XIV^e siècle et quelques intéressantes statues du XVI^e siècle, notamment des effigies de saint Martin, saint Eloi, saint Nicolas, et sainte Anne trinitaire (ces deux dernières, volées en octobre 1994, sont figurées par des copies en terre cuite).

Pour en savoir plus:

- J.-L. JAVAUX, *L'église Saint-Martin de Tohogne*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 124-128.

- X. FOLVILLE, *Peintures murales à Saint-Martin de Tohogne et dans les églises de la région*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 163-166.

Vieuxville - Nécropole franque et mérovingienne

La période mérovingienne s'étend approximativement de la fin du V^e siècle (unification de la Gaule par les

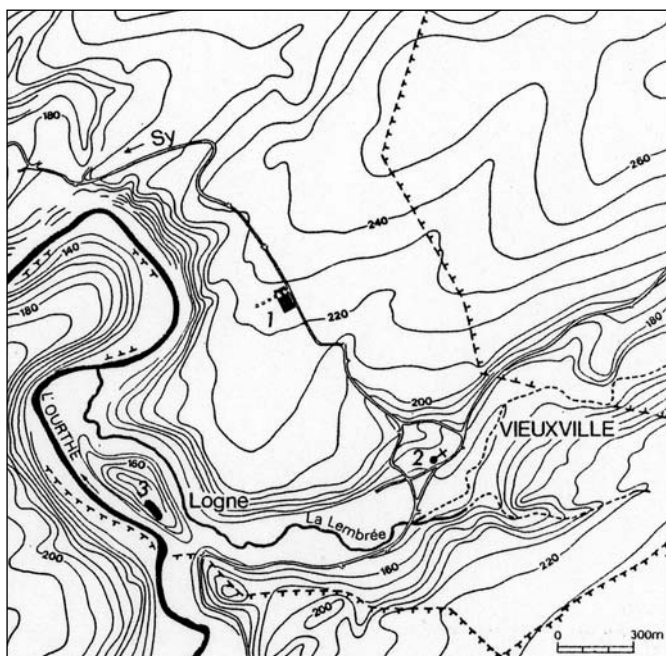
Francs) jusqu'au milieu du VIII^e siècle (déposition du dernier roi mérovingien par Pépin le Bref). Elle s'annonçait depuis longtemps déjà. Durant le dernier siècle d'une domination romaine chaotique, de nombreux barbares, voire des tribus entières, s'étaient introduits et établis dans nos régions: fédérés ou auxiliaires germaniques de l'armée romaine au IV^e siècle, envahisseurs purs et simples après les années 406-407.



VIEUXVILLE. Sou en or d'Arcadius (tombe 190).

Les habitats et les lieux de culte de ces époques étaient essentiellement construits en matériaux légers et périssables. Ils furent donc ultérieurement remplacés par de nouveaux édifices. Paradoxalement, les cimetières nous en sont beaucoup mieux connus. Suivant les traditions païennes, ceux-ci n'étaient pas situés au cœur des villages, mais dans des zones incultes, à l'écart des habitations. C'est ce qui leur a valu d'être préservés jusqu'à nos jours.

Les sépultures typiques de l'époque mérovingienne sont généralement disposées par rangées orientées selon une direction ouest-est (direction du soleil levant, puis, avec la christianisation, de Jérusalem). Les plus anciennes montrent généralement des dépôts de mobilier funéraire. Avec le temps, cependant, l'influence du christianisme tend à faire disparaître ces offrandes. Les nécropoles elles-mêmes cessent d'être en usage au VIII^e siècle, quand se répand la coutume d'inhumer au cœur du village, dans le cimetière situé à proximité de l'église.



VIEUXVILLE. Carte topographique. 1. Le cimetière de Vieuxville; 2. L'église romane de Vieuxville, avec traces d'implantation romaine; 3. Ruines du château fort de Logne.

A Vieuxville, une découverte fortuite avait déjà eu lieu en 1938 lors de travaux de voirie, mais c'est le pillage de quelques tombes en 1979 qui révéla l'importance du site. Le Service National des Fouilles, avec le concours de l'administration communale de Ferrières, propriétaire des lieux, entreprit la fouille systématique de la nécropole. Celle-ci révéla 190 sépultures réparties sur une quarantaine d'ares.

Situé sur le rebord du plateau dominant les vallées de l'Ourthe et de la Lembrée, à environ 1000 mètres au nord-ouest de Vieuxville, ce cimetière présente un haut intérêt. Il s'agit d'un cas assez rare d'utilisation continue du même lieu d'inhumation, du début du V^e siècle jusqu'au VII^e siècle. On peut donc y suivre, sans interruption, l'évolution d'une petite communauté franque de l'époque des invasions jusqu'en plein cœur de la période mérovingienne, tant au niveau des coutumes funéraires et du statut social des défunts, qu'au niveau technique et artistique du matériel apporté en dotation. Celui-ci se distingue particulièrement par la richesse et le nombre des verreries (plus de 60 vases découverts), de l'armement et des céramiques, autant de témoins du développement de l'artisanat local à l'aube du moyen âge.

Vu la datation de certaines tombes et la relative densité des pièces d'armement (haches, épées, pointes de flèches), il n'est pas impossible que l'occupation du cimetière de Vieuxville dès le tout début du V^e siècle ait été liée à la présence d'un groupe de guerriers francs, peut-être d'anciens auxiliaires germaniques. On notera à ce propos la proximité du site de Logne, dont l'ancienneté d'occupation est très vraisemblable et, sans doute, bien antérieure à l'actuelle forteresse des abbés de Stavelot. On y aurait découvert des monnaies antiques lors des fouilles de 1899 à 1907. Régulièrement encore, on trouve de petits fragments de sigillée (poterie de tradition gallo-romaine en usage jusqu'au VI^e siècle) sur les flancs de la colline.

Comme souvent, l'habitat lié au cimetière est inconnu, mais la proximité du vieux centre domanial de Vieuxville, avec son agréable orientation, sa puissante résurgence et sa chapelle romane (dont le sous-sol a révélé l'existence d'un bâtiment antérieur), laisse imaginer ce qu'une enquête archéologique pourrait peut-être y révéler.

Pour en savoir plus:

- J. ALENUS-LECERF, *Le cimetière de Vieuxville: quelques considérations préliminaires*, dans *La civilisation mérovingienne dans le bassin mosan*. Actes du colloque international d'Amay-Liège du 22 au 24 août 1985, Liège, 1986.

- Id., *Le cimetière de Vieuxville, Bilan des fouilles 1980-1984*, dans *Archaeologia Belgica*, I, 1985, 1, pp. 121 à 139.

- Id., *Le cimetière de Vieuxville (com. de Ferrières), 6^e campagne de fouilles*, dans *Archaeologia Belgica*, II, 1986, 1, pp.75 à 80.

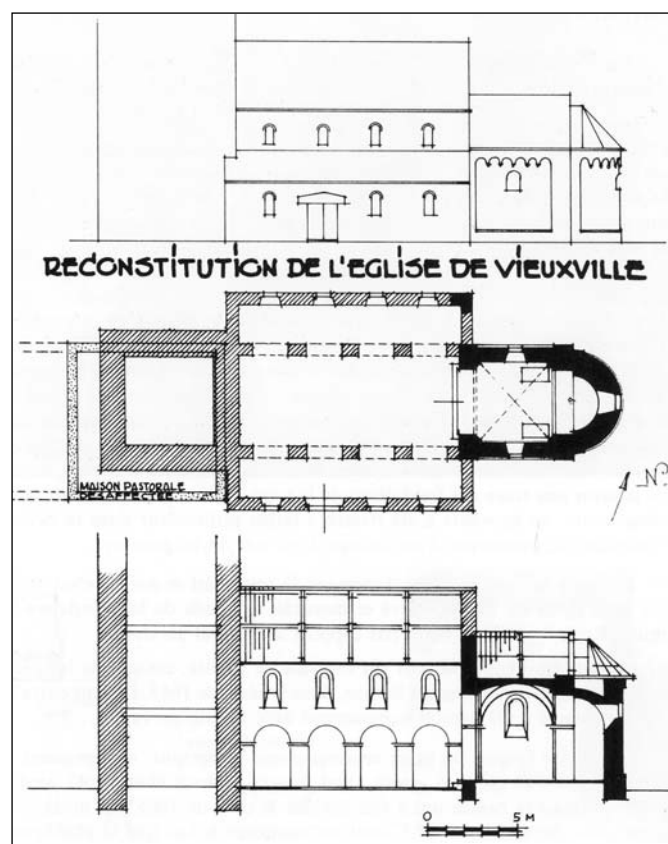
Vieuxville - Chapelle Saints-Pierre-et-Paul

La chapelle s'élève dans le cimetière et est tout ce qui subsiste de l'ancienne église paroissiale Saints-Pierre-et-

Paul. Il s'agit en fait du chœur et de l'abside. Cette église comportait une nef centrale éclairée de fenêtres hautes en plein cintre et accotée de collatéraux moins élevés. Peut-être exista-t-il une tour de façade. Il n'y avait pas de transept. Tour et collatéraux n'existaient déjà plus au siècle passé, et c'est à cause de son délabrement que le vaisseau principal fut à son tour démoli en 1893.

Les vestiges sont cependant très caractéristiques avec les très petites fenêtres et les frises d'arcatures reposant sur des bandes lombardes. Notez que, contrairement à de nombreux autres exemples locaux (Xhignesse, Bende, Bois ou Ocquier), seule une frise d'arcatures couronne la partie orientale du mur de l'abside, les lésènes n'apparaissant qu'aux deux extrémités de la courbe. La qualité de la maçonnerie mérite d'être notée. Une construction aux alentours du milieu du XII^e siècle semble plausible.

Du côté du pignon occidental, le mur n'est évidemment pas original, puisqu'à cet endroit s'ouvrait la grande nef. Remarquez cependant le linteau de la porte. Il s'agit de la partie droite du linteau du portail médiéval. Datant du XII^e siècle, il représente un cavalier affrontant un animal féroce. Son iconographie et son style sont caractéristiques de cette époque et se rapprochent de certaines œuvres connues, par exemple la cuve baptismale de Zedelgcm.



L'intérieur de la chapelle présente aussi un grand intérêt.

Au point de jonction du chœur voûté d'arêtes et de l'abside en cul-de-four, le décor des ressauts de maçonnerie est remarquable. Celui-ci résulte du savant contact de la retombée des arêtes de la voûte et des pilastres des arcades qui supportent la base de chaque quartier.

A cet endroit, on peut voir aussi le tambour supérieur d'un fût de colonne antique. Réalisé dans un calcaire originaire de la Gaume, ses proportions laissent imaginer la

dimension du fût qu'il surmontait. On a supposé qu'il pouvait s'agir d'un élément d'une colonne votive coiffée de la représentation d'une divinité. Récupéré pour servir de socle à l'autel, ce fragment est peut-être le témoignage de la christianisation d'un lieu de culte païen.

Le décor intérieur se distingue surtout par ses peintures murales, essentiellement organisées à la voûte et autour des fenêtres nord et sud du chœur, dans l'arc surplombant l'emplacement de l'autel et à gauche de la baie axiale de l'abside.

De part et d'autre des fenêtres latérales, les représentations se répartissent en deux registres. La paroi septentrionale semble plutôt témoigner d'une dévotion mariale: *Annonciation* au registre supérieur, images de donateurs en prière devant la Vierge à l'Enfant du côté droit de la baie. L'une des deux figurations est étrange: le petit personnage en prière devant la Vierge est agenouillé sous une sorte de potence. Le mur méridional paraît, quant à lui, faire plus de place à l'image du Christ et à son épiphanie. A la partie haute, on aperçoit *l'Adoration des Mages*, à la partie basse, du côté de l'abside, une représentation de la Trinité: Dieu le Père présentant son Fils mort en compagnie de la Colombe du Saint-Esprit. Les fenêtres du chœur divisant les registres inférieurs, les zones situées du côté de l'entrée forment des panneaux séparés où apparaissent des figures de saints: au nord, peut-être saint Martin découpant son manteau et un saint habillé en soldat romain, porteur d'un étendard; au sud, un personnage tenant une clé (peut-être saint Pierre, patron de l'église).

Au plafond du chœur, on remarque tout un décor de rinceaux végétaux, parsemé de pois jaunes, sur lequel se détachent les symboles des quatre évangélistes et, au centre, dans une guirlande ponctuée de quatre étoiles, l'Agneau Pascal, porteur d'un calice et d'un étendard, dont on devine la tête auréolée. Sur l'arc surplombant l'autel, l'image de la Colombe du Saint-Esprit apparaît à nouveau.

Enfin, dans le panneau préservé de l'abside, des donateurs en prière sont agenouillés devant de grandes effigies de saints. Deux sont aisément identifiables: saint Jean l'Évangéliste et sainte Catherine, reconnaissable à la roue. Le troisième, fort altéré, semble être un ecclésiastique dans lequel on a parfois vu saint Remacle, fondateur de l'abbaye de Stavelot.

Par le style des rinceaux, dont certains ornements se rapprochent des arabesques de la Renaissance, par le décor architectural antiquisant de certaines scènes, mais aussi le costume à la romaine de quelques personnages, les peintures de Vieuxville ne semblent pas appartenir au moyen âge. De plus, les costumes des donateurs, l'iconographie même du thème de la Trinité et l'aspect des vêtements des Rois Mages laissent poindre une influence de la grande peinture flamande de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle. Une datation entre 1500 et 1520 serait peut-être acceptable.

Pour en savoir plus: E. et A. BARENTSEN, *L'église romane de Vieuxville, Histoire d'une église inconnue*, s.l., 1977, coll. *Pro Civitate*, n°49.

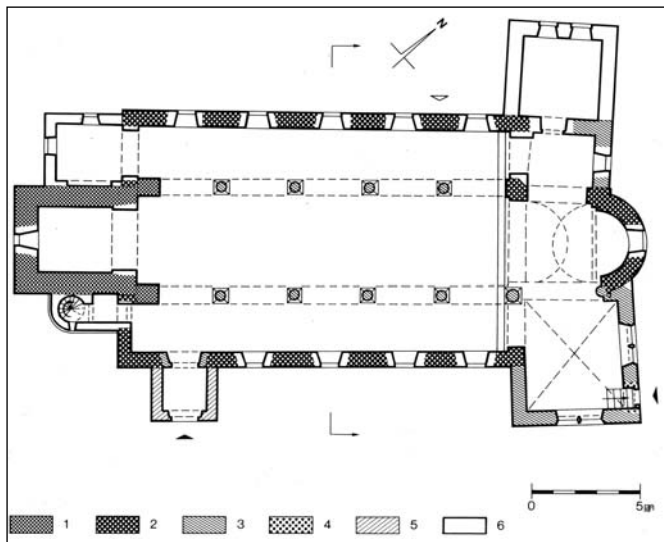
Wéris - Eglise Sainte-Walburge

Sise sur la Calestienne, plateau calcaire qui borde la Famenne d'une part et les contreforts de l'Ardenne d'autre part, Sainte-Walburge de Wéris dépendait de la paroisse primitive de Tohogne. Elle ne devint autonome qu'au XVI^e siècle. On peut s'étonner qu'une chapelle d'origine romane ait pu avoir autant d'ampleur que son église-mère. Il faut sans doute y voir une création d'origine seigneuriale, en l'occurrence des comtes de Durbuy.

Tohogne était le centre domanial originel. Il n'occupa plus qu'une place excentrique quand, pour des raisons stratégiques, le siège de la châtelanie fut transféré à Durbuy. Sans toucher aux prérogatives de l'ancienne église paroissiale, les comtes cherchèrent cependant à réorganiser et à recentrer leur emprise sur des possessions qui s'étendaient vers le sud. Ainsi fut créé un centre paroissial secondaire à Wéris. De la même initiative, résulta sans doute la construction d'une maison forte dont on voit encore les vestiges très mutilés dans un bâtiment faisant face au porche du sanctuaire.

L'absence totale de toute ornementation extérieure permet de dater du XI^e siècle les volumes essentiels de Sainte-Walburge. Ceux-ci ont néanmoins été maintes fois modifiés. Une importante restauration menée entre 1910 et 1913 en vue de rendre au bâtiment un peu de son allure romane originelle ne facilite hélas pas la compréhension de son évolution.

De la phase romane, trois ou quatre étapes principales de construction ont été déterminées. La plus ancienne est représentée par la tour occidentale à laquelle auraient succédé les quatre premières travées des nefs, puis une reconstruction des collatéraux et l'adjonction d'une cinquième travée orientale, enfin, le chœur, exceptionnellement voûté en plein cintre et l'abside en cul-de-four.



WERIS. Plan de l'église Sainte-Walburge. D'après relevé R. Bastin (1962). Chronologie : 1. XI^e s. (première et deuxième phases); 2. Idem (troisième et quatrième (?) phases); 3. XVI^e s.; 4. XVII^e s.; 5. Troisième quart du XVIII^e s.; 6. 1910-1913.

Au XVI^e siècle déjà, les piliers quadrangulaires séparant les nefs furent remplacés par des colonnes cylindriques à bases et chapiteaux anguleux. La quatrième colonne nord montre encore des marques de tâcherons et, à son sommet, un écusson avec la date 1532 (et non 1432, comme on pourrait le croire). Dans le même siècle,

deux chapelles furent bâties autour du chœur. Le superbe parementage de la grande chapelle sud-est, voûtée d'une croisée d'ogives, contraste avec le fruste moellonage de grès, de calcaire et de poudingue des parties romanes. Dans cette annexe, on remarque les seules fenêtres gothiques de l'édifice. L'encadrement mouluré de la porte d'entrée protégé sous un petit porche de style classique date de la même époque.

Le XVIII^e siècle a lui aussi laissé son empreinte. Outre le charmant petit porche, il amena un renouvellement des baies aux collatéraux et à l'abside ainsi qu'une modernisation du décor intérieur du sanctuaire. Ainsi des voûtes en lattes et des stucs peints vinrent-ils dissimuler l'ancien plafond plat et les colonnes gothiques.

Ces ornements furent supprimés lors des restaurations de 1910-1913. Au même moment, la plupart des baies (sauf celles du mur nord du vaisseau principal, presque intégralement conservées dans leur état médiéval) furent reconstituées. Ces travaux furent aussi l'occasion d'opérer quelques ajoutés moins heureuses: la sacristie saillant à l'extrémité orientale du collatéral nord, le baptistère à l'autre extrémité du même bas-côté, la tourelle d'escalier flanquant le clocher sur sa face sud.

Pour en savoir plus: J.-L. JAVAUX et J. PAPELEUX, *L'église Ste-Walburge à Wéris*, dans *Terre de Durbuy*, pp. 129-133.

Xhignesse - Eglise Saint-Pierre

La tradition veut que ce soit Pletrude, épouse de Pépin de Herstal, qui ait fondé Xhignesse entre 687 et 714, mais ce récit remonte au plus tôt à un texte du XVII^e siècle. L'église actuelle fut peut-être à l'origine le siège d'un prieuré dépendant du monastère de Stavelot-Malmedy. Il fut précédé par un sanctuaire primitif dont on retrouve les substructions à peu de distance du village. Xhignesse fut par ailleurs la paroisse primitive de la région centrale de la châtelanie de Logne, dépendance de Stavelot.

A l'égal des plus importants sanctuaires, et donc à l'inverse des autres églises rencontrées au long de notre "Route Médiévale", Saint-Pierre offre d'emblée la vision d'un imposant transept. L'élévation de ce dernier au même niveau que le vaisseau central est un fait peu commun dans nos régions mosanes.

A l'ouest, trois courtes nefs de trois travées font suite à un massif occidental rabaissé, couronné par un clocheton, au flanc duquel s'ouvre une porte ancienne précédée par un petit porche de style classique. Le portail sous arcade percé juste à sa droite dans la première travée du collatéral sud paraît, quant à lui, tout à fait récent.

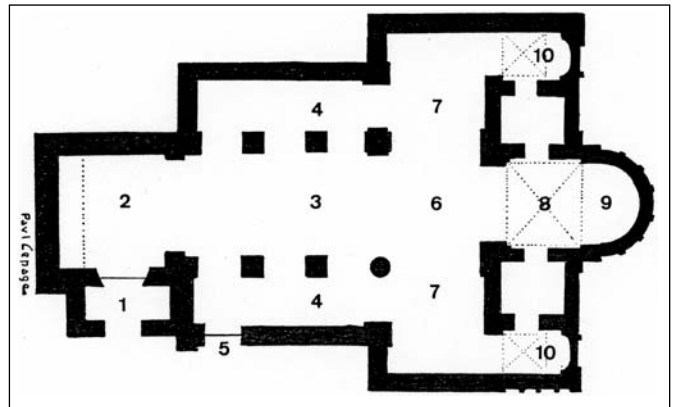
A l'est, se développent le chœur et l'abside ainsi que deux annexes latérales quadrangulaires, qui s'adossent en appentis sur le mur même du transept. Dans l'épaisseur de leur maçonnerie, celles-ci recèlent les chapelles semi-circulaires qui prolongent les bas-côtés ainsi que deux petites pièces voûtées en plein cintre.

Le décor extérieur est ici tout à fait inhabituel. Alors qu'aux nefs, au transept et à la travée droite du chœur lui-même, les murs restent exempts de tout ornement, l'abside montre au contraire de hautes arcades marquées d'une imposte. Neuf niches aveugles sous corniche les

surmontent. Ce décor est rare et semble annoncer, dans une interprétation rustique, la galerie ajourée qui connaîtra un certain succès dans des bâtiments plus récents ou plus importants (Saint-Pierre à Saint-Trond, Sainte-Croix à Liège). Ici, en effet, la décoration est encore maladroite et les niches ne se superposent qu'imparfaitement aux pilastres. Autre témoignage du style indécis du monument, les annexes latérales montrent de curieuses hybridations: au chevet, une frise d'arcatures jouxte une grande arcade tandis que, sur les flancs, de petits arcs aveugles posés sur des pilastres rappellent les arcades de l'abside, mais dans des dimensions et avec un rythme comparables aux frises d'arcatures. Généralement datée des alentours de 1100, l'église se situe bien à la charnière de deux tendances, là où tradition et innovation se rencontrent.

Intérieurement, les murs font place à une grande sobriété. Une imposte rythme le haut des pilastres et des piliers quadrangulaires (sauf le premier pilier sud-est, remplacé par une colonne gothique); des ressauts de maçonnerie déterminés par les retombées des arcades supportant la voûte d'arêtes du chœur font vibrer les points de contact avec l'abside. Le reste des parois est uniformément lisse. Respectant la tradition, les nefs sont couvertes en charpente et les parties orientales voûtées.

On ne vantera jamais assez la superbe plénitude des volumes intérieurs et la qualité de l'éclairage diffusé par les multiples ouvertures de l'abside et du transept. (Les



XHIGNESSE. Plan de l'église romane. 1. Porche du XVIII^e siècle; 2. Tour; 3. Vaisseau central; 4. Collatéraux ou bas-côtés; 5. Entrée latérale originelle; 6. Croisée du transept; 7. Bras du transept; 8. Travée droite du chœur; 9. Abside; 10. Chapelles latérales à absidioles.

pignons de ce dernier avec leurs trois niveaux de fenêtres sont remarquables.)

Voir aussi le beau mobilier daté des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et le petit cimetière clos de murs formant enceinte.

Pour en savoir plus:

- E. SENNY, *L'église romane d'Xhignesse*, s.d.

- *Rhin-Meuse, An et Civilisation 800-1400*, 14 mai au 23 juillet à la Kunsthalle de Cologne, 19 septembre au 31 octobre 1972 aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, Cologne-Bruxelles, 1972, p. 122.